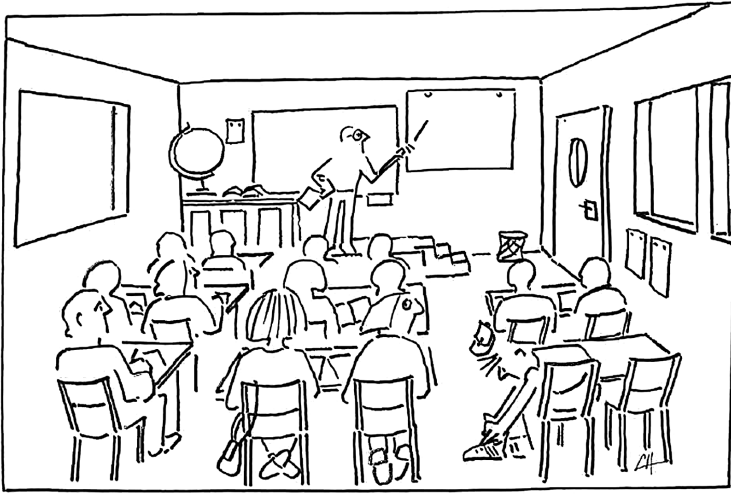


Des prussiens à la « *French dream* »

Qui a eu cette idée folle de placer, un jour, tous ses élèves en rang d'oignons face à lui ? Qui a eu cette curieuse idée de se planter là, droit devant eux sur une estrade, la craie à la main devant son tableau noir ? D'après Salman KHAN¹, cette organisation de l'école telle que nous la connaissons depuis « toujours » dans le monde occidental, avec l'année divisée en journées, elles-mêmes en heures de cours, en disciplines et en matières distinctes, avec des enseignants formés par l'état et des programmes établis de manière rigoureuse, nous vient de la Prusse du XVIII^e siècle... très certainement une innovation à l'époque ! Pour d'autres, ce modèle éducatif serait bien plus ancien (XVI^e siècle) et attribué aux jésuites, ce qui le plonge encore plus dans un autre temps.

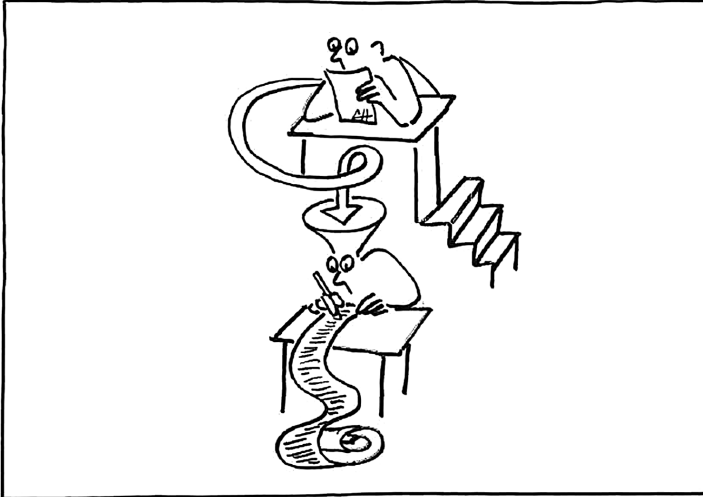
1. Salman KHAN, *L'éducation réinventée. Une école grande comme le monde* (Editions JC Lattès), 2013.



C'est donc en ces temps passés, trois à cinq siècles en arrière, qu'a été inventé notre système éducatif, notre modèle académique, celui dont nous sommes si fiers aujourd'hui et que nous reproduisons chaque année avec plus ou moins les mêmes rituels. Cette école traditionnelle à la sauce jésuite ou prussienne n'a certainement pas été pensée comme un objet pédagogique destiné à développer l'esprit critique. Au contraire, elle a été conçue comme un objet politique pour la formation de citoyens « loyaux » et « malléables ». Salman KAHN cite à ce propos le philosophe et théoricien politique prussien Johann Gottlieb FICHTE à l'origine de ce système éducatif qui disait : « Si vous voulez influencer quelqu'un, vous ne devez pas vous contenter de lui parler ; vous devez le former, et le former d'une telle façon qu'il ne désire pas autre chose que ce que vous souhaitez qu'il désire ». Ces propos font résonnance avec ceux de Maria MONTESSORI¹ qui disait en 1947 : « Comment pouvons-nous parler de Démocratie ou de Liberté lorsque, dès le tout début de la vie, nous formons l'enfant pour subir la tyrannie, pour obéir à un dictateur ? Comment pouvons-nous espérer la démocratie quand nous avons élevé des esclaves ? La vraie liberté commence au début de la vie, pas à l'âge adulte. Ces gens qui ont été diminués dans leurs pouvoirs, fabriqués irréfléchis, dévitalisés par la fatigue mentale ; ceux qui ont été cassés par des aînés qui affirment : « Ta volonté doit disparaître, la mienne prévaut ! ». Comment pouvons-nous attendre d'eux, lorsque leur vie d'écoliers se termine, d'accepter et d'utiliser le droit à la liberté ? L'enseignement magistral a donc été organisé de manière autoritaire et fragmenté, en séparant les matières disciplinaires les unes des autres, et en demandant aux élèves d'en apprendre le contenu par cœur, sans forcément réfléchir. L'ingénieux découpage des journées en heures de cours, s'interrompant les unes les autres, présente l'avantage d'empêcher les élèves de réfléchir de manière continue et systémique. La « discipline », terme au combien à double sens, dans chaque matière l'emporte sur la « curiosité ». Elle l'emporte aussi sur la réflexion et la liberté intellectuelle. Il s'agissait très clairement

1. Maria MONTESSORI, *Education pour un nouveau monde. Education for a new world (1947)*, Traduction de Jacqueline OUDIN, Editions Desclée de Brouwer, 2010.

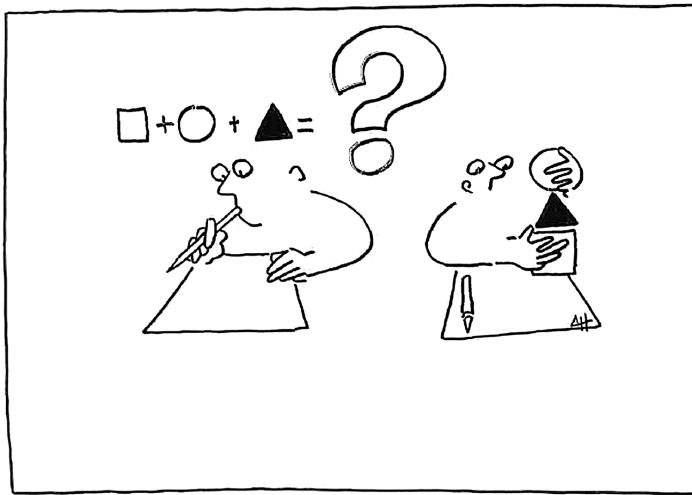
pour le régime prussien d'éduquer le peuple, plutôt que de l'émanciper. Par la suite, presque tous les états européens jusqu'aux Etats-Unis adopteront ce système, qui bien qu'il ait évolué au cours des derniers siècles est resté plus ou moins le même, ancré sur ses fondamentaux.



Il faut avoir à l'esprit, comme le souligne Bruno MARION¹, que cette approche normative de l'enseignement telle qu'elle a été adoptée par le monde occidental est conceptuelle. Elle vise à l'excellence par la transmission du savoir. C'est très simple puisque le maître explique et que l'élève comprend ! C'est une approche particulière de l'intelligence dans laquelle il est convenu que l'on apprend essentiellement en étant exposé à l'information et non par interaction sociale comme cela est imaginé dans les pédagogies actives. Il suffit alors aux élèves de rassembler les données qui leur sont transmises, de les assimiler, de les enregistrer et de les stocker dans leur mémoire. Le jour de l'examen, c'est le contrôle des connaissances qui prévaudra à l'évaluation. Cette conception de l'apprentissage considère que la connaissance est quelque chose qui peut s'apparenter à un objet transmissible du maître à l'élève en particulier, et stockable dans une réserve de savoirs explicites et de règles qui permettront de résoudre des problèmes ou d'accomplir des tâches. En d'autres termes, il s'agit d'une conception « bancaire » de l'éducation où le savoir se transmet de la tête d'une personne à celle d'une autre comme on ferait dans une transaction d'une épargne à l'autre. Pas étonnant que cela ait donné des expressions communes comme le « transfert de savoirs » ou le « transfert de technologie »².


1. Bruno MARION, *Chaos, mode d'emploi. Solutions individuelles et collectives*, Editions Yves Michel, 2014.

2. D'après Paulo FREIRE, cité dans le chapitre 5 « Improviser » de FRANK J. BARRETT (traduction d'Evelyne KUOH), *Jazz et Leadership. Osez l'improvisation*, Editions Diateino, 2014.



Ainsi, en matière d'éducation, les meilleurs maîtres seraient ceux censés donner les meilleurs cours et les meilleurs élèves ceux censés les comprendre le mieux !

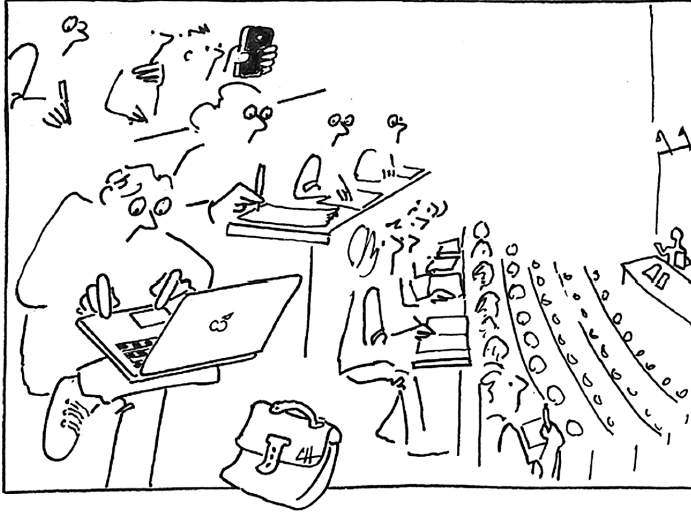
Tout cela est différent dans le monde oriental où l'approche de l'enseignement, selon un modèle inductif, est davantage pragmatique. Les grands maîtres asiatiques sont ceux qui savent « faire répéter le bon geste ». C'est cette répétition et non la transmission de la connaissance qui mène à l'excellence. Celle-ci est donc induite chez les élèves, ces derniers se concentrant dans la pratique du rituel, sans forcément chercher à tout comprendre.

 *L'éducation nationale favorise davantage le savoir pur et dur, l'acquisition des connaissances, plutôt que « l'intelligence » qui est l'interprétation et l'utilisation des connaissances. Les deux sont pourtant complémentaires. Personnellement, j'aurais aimé apprendre dans un système éducatif différent.*


On retrouve des explications similaires avec Nicole REGE COLET¹ et Jacques LANARES qui décrivent deux grands cadres éducatifs susceptibles de favoriser l'apprentissage. Il y a d'abord la conception behavioriste. C'est celle *qui soutient un modèle pédagogique centré sur la transmission de l'information et qui place l'enseignant dans un rôle de transmetteur de savoirs. Avec elle, les stratégies d'enseignement (didactiques) et les méthodes d'enseignement (ressources didactiques) sont privilégiées.* Il y a ensuite la conception socioconstructiviste. C'est celle *qui porte l'attention sur les apprenants et les conditions qui favorisent la construction de leur savoir. L'enseignant devient un guide des apprentissages, privilégiant les interactions entre l'individu et son environnement de sorte à construire un savoir, produit de l'activité, du contexte et de la culture.* À ce sujet, Bruno MARION précise que l'approche occidentale (behavioriste) est plutôt linéaire. Elle privilégie le but

1. Nicole REGE COLET et Jacques LANARES, Chapitre 2 : Comment enseigner à des étudiants adultes ?, Denis BERTHAUME et Nicole REGE COLET, *La pédagogie de l'enseignement supérieur : repères théoriques et applications pratiques ; Tome 1 : Enseigner au Supérieur*, Editions Peter LANG, Exploration, Recherches en sciences de l'éducation, 2013.

que l'on peut atteindre si on a compris où on va, ceci en analysant au mieux la situation. Au contraire, l'approche orientale est plutôt cyclique. Elle privilégie la forme et le processus. Ce sont alors les bonnes pratiques. On pourrait dire aussi les bons protocoles, ceux qui conduisent aux meilleurs résultats. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir tout compris pour atteindre son but !




La France en bon élève occidental n'a pas échappé à l'adoption de l'enseignement normatif. Seulement, elle s'y est engagée avec quelques spécificités, dont celle de faire de l'éducation sa marque de fabrique... sans doute une nouvelle exception culturelle ! Dans l'introduction de son ouvrage *On achève bien les écoliers*¹, Peter GUMBEL décrit l'école française comme le rêve français, la « *French dream* », la valeur la plus chère de notre société avec ses missions d'égalité de chances et d'ascenseur social. C'est un peu l'homologue hexagonal du rêve américain, grande vision d'une démocratie où tout est possible, où toutes les opportunités se croisent. Son regard critique sur le système français pointe ce qu'il appelle la « dictature de la classe » et que beaucoup d'enseignants reconnaîtront, c'est-à-dire *une culture impitoyable et parfois humiliante, qui a sacralisé des évaluations mettant les élèves sous pression, tout en traitant sans ménagement la notion de motivation individuelle. Une culture de l'excellence, certes, mais qui enfonce aussi les élèves les plus faibles plutôt que de les aider à se relever. Une culture qui n'hésite pas à mettre 0 à une mauvaise copie, mais ne mettra jamais 20 à une excellente. Bref, une culture de la nullité, à l'opposé des grandioses promesses de la République. Effectivement, en France, on achève bien les écoliers.*

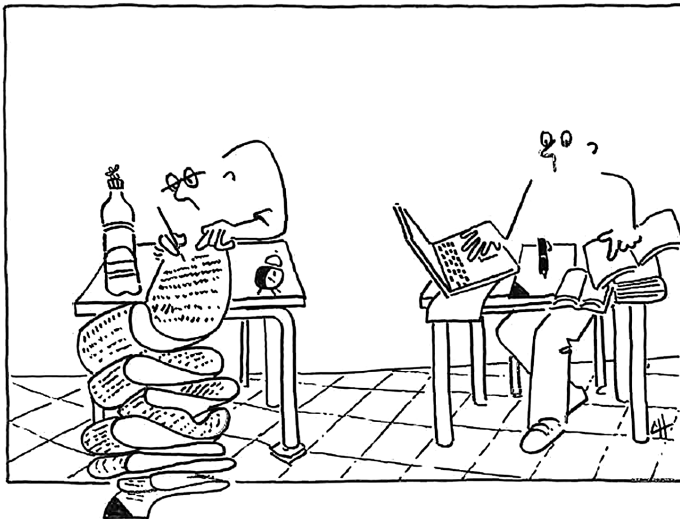
 Je trouve qu'il est très intéressant de remettre en cause le système pédagogique que l'on connaît depuis le début du siècle dernier : un professeur transmet ses connaissances à ses élèves qui sont ensuite évalués selon ce qu'ils ont retenu. Notre monde ayant évolué avec la naissance d'internet et des réseaux sociaux, je trouve qu'il est impératif de changer ce mode d'éducation.

1. Peter GUMBEL, *On achève bien les écoliers*, Editions Grasset, 2010.


Le rapport 2015 de l'OCDE¹ sur les enjeux en matière d'égalité du système d'éducation en France et sur les réformes en cours « rajoute une couche ». Il donne clairement de l'école française une image très négative, peu inclusive, basée sur la méritocratie scolaire et la sélection des élites, ceci dès le plus jeune âge et au détriment des autres profils. Ce système scolaire, qualifié d'oligarchique, sélectionne de manière verticale par les sciences dures (les mathématiques, en particulier) et les filières qu'il qualifie d'excellence, ayant le plus grand mal à imaginer un modèle d'enseignement horizontal et collaboratif. Il contribue malheureusement à une dégradation du niveau moyen des élèves, comparé à celui des autres pays, pas seulement européens, et à une augmentation de ceux qui sombrent dans le décrochage scolaire (environ 25 % des élèves ces dernières années).

 Depuis que je suis toute petite, je grandis dans un système où tout est classé, des différentes écoles, aux meilleurs élèves. Malheureusement, j'ai l'impression que ce système de classement est profondément ancré en nous. Je me souviens avoir absolument voulu être la première de la classe et même encore maintenant, après chaque examen, chaque DS, presque chacun d'entre nous souhaite connaître la note des autres, comme si, sans cette comparaison, notre note ne voulait rien dire. Comme si l'on ne pouvait être fiers de nous qu'à l'unique condition d'avoir une meilleure note que les autres !

Le système éducatif en France peut ainsi être comparé à une course d'obstacles qui consiste à obtenir les meilleures notes et les meilleurs diplômes, si possible dans les meilleurs établissements (*ranking* oblige !). Il devient alors, bien malgré lui, la source principale de découragement d'une partie de la jeunesse, celle qui ne parvient pas à s'y adapter en temps et en heures.



1. Rapport OCDE, *Vers un système éducatif plus inclusif en France ? Point d'étape sur les enjeux en matière d'égalité du système d'éducation et sur les réformes en cours*, Série « Politiques meilleures », France 2015, Juillet 2015.

 Je suis absolument pour que l'on trouve de nouvelles méthodes d'apprentissage. Revenant d'un semestre au Canada, j'ai pu appliquer une méthode différente pour apprendre et restituer mes connaissances. Au Canada, les enseignements sont davantage basés sur l'interactivité en cours, les questions-réponses entre étudiants et professeurs. Je pense que le système d'éducation du Danemark devrait être appliqué en France. En effet, je trouve stupide de ne pas laisser l'accès aux livres ou à internet lors des devoirs. Cela donnerait lieu à des questions qui demanderaient plus de réflexions que celles posées classiquement et dont les réponses ne proviennent que du cours appris bêtement par cœur.

Bien que très critique, ce rapport européen propose néanmoins quelques pistes d'amélioration. Il donne par exemple des préconisations pour *lutter contre l'échec scolaire dès l'école maternelle, soutenir les élèves et les établissements défavorisés, rehausser la qualité et la valorisation des filières professionnelles au lycée, améliorer l'équité et l'efficacité dans l'enseignement supérieur, et assurer à chaque jeune une trajectoire sécurisée vers l'emploi*. L'un de ses derniers points concerne le choix qu'il faudrait faire un jour entre une éducation de masse ou une éducation de l'élite, ce que la France n'a pas (encore) fait. Sachant que ces deux objectifs sont particulièrement difficiles à mener de front, à concilier tout au moins sans innovation pédagogique, il y a donc encore beaucoup à faire. Mais impossible n'est pas français, paraît-il !

La classe renversée,... kezako ?

Face à ce constat que l'enseignement est organisé de manière « prussienne » et dont on peut admettre que la vision est plutôt pessimiste, est-il possible de renverser la tendance ? Peut-on proposer une alternative au cours magistral qui rende l'enseignement et les apprentissages plus efficaces et surtout moins monotones ? Peut-on imaginer de le faire de n'importe quelle manière, et pourquoi pas dans un premier temps en inversant ou renversant la classe ?

Parmi les solutions imaginées à la fin du XX^e siècle, pour rendre les cours plus interactifs, se trouve la classe inversée¹ ou “*flipped classroom*”. Cette approche originale a vu le jour, selon certains, en 1997 avec la méthode d'enseignement par les pairs d'Éric MAZUR², professeur de physique appliquée à l'Université d'Harvard. Celui-ci a imaginé une manière d'enseigner sans aucun exposé magistral, ni même examens (« *No lectures, no exams* »)³. D'autres attribuent la paternité de la méthode aux expériences de Jonathan BERGMAN et Aaron SAMS⁴, deux professeurs de chimie à l'école Woodland Park (Colorado, USA) qui eurent l'idée de créer des séquences avec des capsules vidéo pour aider certains de leurs élèves à réviser chez eux, sachant qu'ils ne pouvaient pas toujours venir en cours. Il s'agissait au départ de régler un problème d'organisation du temps et non pas d'améliorer la pédagogie. Ayant ensuite constaté que ceux qui avaient travaillé le cours chez eux posaient davantage de questions en classe, ces enseignants décidèrent d'utiliser ces capsules pour leur faire préparer le cours à la maison, ainsi que leurs éventuelles questions pour les séances en groupe. Ainsi était née la « classe inversée » !

-
1. Pour en savoir plus et en détail sur la classe inversée et les différentes façons de l'organiser, voir le **blog de Marcel LEBRUN** sur WordPress : <http://lebrunremy.be/WordPress> et l'ouvrage d'Ariane DUMONT et Denis BERTHIAUME, *La pédagogie inversée. Enseigner autrement dans le supérieur avec la classe inversée*, Editions De Boeck Supérieur, 2016.
 2. Eric MAZUR, *Peer Instruction : A User's Manual*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1997.
 3. Ariane DUMONT et Eric MAZUR, Une pratique éprouvée de la classe inversée pour l'enseignement de la physique à la Harvard University, aux Etats-Unis (chapitre 5), dans l'ouvrage d'Ariane DUMONT et Denis BERTHIAUME, *La pédagogie inversée. Enseigner autrement dans le supérieur avec la classe inversée*, Editions De Boeck Supérieur, 2016.
 4. Jonathan BERGMAN & Aaron SAMS, Préface d'Isabelle NIZET & Samuel BERNARD, *La classe inversée*, Editions Reynald Coulet, 2014.